

*Jérôme Beaujour*

# Dans le décor



Extrait de la publication



# Dans le décor

*Chez le même éditeur*

LES GENS, *roman*, 1991

TOUT DIRE, *roman*, 1995

Jérôme Beaujour

# Dans le décor

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2005  
ISBN : 2-84682-089-9  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

# 1

Benoît, je suis toujours content d'avoir rendez-vous avec lui. Et, ce jour-là, j'étais d'autant plus content que je venais de quitter ma mère, qui était en train de mourir à l'hôpital. Il est arrivé au premier étage du Cluny avec son sourire, disons, extraordinairement dédramatisant. Il m'a demandé comment ça allait et je lui ai répondu que ça allait très mal, que ma mère était en train de mourir à l'hôpital. Il m'a demandé si elle le savait. Je lui ai dit qu'elle devait s'en douter mais préférait rester dans le flou, que la conversation entre nous portait essentiellement sur des choses pratiques, qu'elle s'inquiétait de la disparition d'un ticket de pressing mais, selon elle, ça n'avait pas tellement d'importance parce que, depuis le temps, on devait être suffisamment connus au pressing pour récupérer les draps sans le ticket. Elle s'inquiète aussi de l'avancement de mon travail.

Il a tourné la tête comme s'il apercevait quelqu'un de sa connaissance. J'ai regardé dans la direction de son regard. Il y avait une fille en robe violette, lèvres très rouges, qui cherchait dans la

salle quelqu'un qui, manifestement, n'était pas là. Et notre présence, loin de soulager cette absence, ne semblait faire que la creuser. Elle regardait encore, tournait sur elle-même, ne se résignait pas à ce qu'il ne soit pas là. Il avait pu se cacher quelque part. Elle allait jusqu'à nous soupçonner de lui jouer un tour. Mais non, nous n'étions décidément pas lui. Elle repartait.

Et toi, ça va ? ai-je enfin demandé à Benoît. Il m'a fait comprendre que ça allait, que, sûrement, ça aurait pu aller mieux. C'était bien la preuve que ça allait. On avait déjà parlé de la plainte et il m'avait dit qu'il ne savait pas s'en servir. Moi, je lui ai dit que je m'en passerais bien si je ne craignais que ce dont j'avais à me plaindre n'échappe totalement à ceux auprès de qui je me plaignais. De toute façon, lui dis-je, je ne fais plus confiance qu'à des messages très appuyés, comme de descendre en survêtement blanc d'un hélicoptère pour signifier, par exemple, que ça va. Lui, il pensait que personne ne passait à côté de quoi que ce soit. C'était plutôt ça, son problème, que rien ne passe à l'as. Mais ça ne le dérangeait pas du tout que je me plaigne parce que je ne me plaignais pas de ce dont j'aurais dû me plaindre. C'est quoi le travail dont parle ta mère ? m'a-t-il demandé sans que j'aie le temps de lui demander de quoi j'aurais dû me plaindre. C'est un roman que j'ai commencé il y a dix ans. Et là, je crois que je vais l'abandonner. Je suis dans une

impasse. Complètement découragé. J'ai voulu tout y mettre, mais tout, et pour cela j'ai pris comme personnage principal quelqu'un qui est trop loin de moi. Je ne lui ai pas dit que ce personnage qui est trop loin de moi, c'était moi, mais moi en richissime, moi qui sors de prison, qui retrouve ma femme et mes enfants.

J'erre dans mon splendide appartement. Je vais de pièce en pièce dans une sorte d'euphorie très dépressive qui me fait admirer le monde tel qu'il est. Depuis ma détention j'ai perdu tout sens critique. Je m'extasie sur à peu près n'importe quoi. Quand je croise ma femme, avec qui je n'ai plus aucune intimité et que je trouve très belle, j'en viens à penser qu'elle ne voudra recoucher avec moi que si je lui offre une croisière sur un fleuve. Mais quelque chose me dit que ça ne la fera pas céder, qu'au contraire elle mettra un point d'honneur à ne pas le faire.

Nos cafés sont arrivés.

J'ai simplement dit que le roman commençait dans un café à Denfert-Rochereau avec un type en jogging qui, justement, commandait un café. Ça ne lui semblait pas un mauvais début, même si c'était un peu mince. J'ai très bien perçu que la disparition du ticket du pressing l'intéressait plus que le type en jogging. En fait, ce qui lui plaisait, c'est que je lui raconte des choses comme ça, que je ne lui aurais jamais racontées avant parce que, si je lui racontais

des choses comme ça, c'est qu'on devenait amis. Mais, comme on devenait amis, vu les circonstances, il fallait m'aider. Et, comme il fallait m'aider, il pensait qu'il valait mieux me questionner sur le type en jogging qui boit un café. J'ai donc ajouté que pas mal du contenu de sa tasse s'était répandu dans la soucoupe avant d'arriver à sa table, que le serveur ne s'excusait pas, que c'était incroyable comme, la plupart du temps, les clients étaient maltraités dans les cafés, et même parfois humiliés, particulièrement ceux pour qui l'humiliation est grave. Ceux qui ne sont pas en posture d'être humiliés, ils sont célébrés. Ils se trompent rarement les garçons de café dans la célébration de ceux pour qui ça n'a aucune importance d'être célébré et dans l'humiliation de ceux pour qui la moindre humiliation est gravissime. Et j'ai dit à Benoît que, pour ce type, à ce moment-là de sa vie, c'est très grave d'avoir la moitié de sa tasse répandue dans sa soucoupe. C'est très grave parce qu'il sort de prison. Avant, quand il était le président d'une multinationale et que l'on s'empressait autour de lui, à supposer qu'il soit entré dans ce café-là, si le serveur avait fait déborder ne fût-ce qu'une goutte de café dans la soucoupe, il se serait confondu en excuses et aurait immédiatement apporté un autre café, et celui-là avec des sucres incrustés de diamants.

Benoît n'aime pas traîner. Il dit ce que l'autre a besoin d'entendre, quitte, pour que cela n'apparaisse

pas comme un coup de main, à l'engueuler là où ça ne lui fait pas mal. À quelqu'un à qui on vient de couper un bras, que c'est beaucoup mieux comme ça, qu'il a très bien fait et que lui, s'il ne tenait qu'à lui, il s'en ferait couper un vite fait. Donc à moi, ce jour-là, il m'a dit que ce PDG, il allait en faire un film. Il ne voulait pas savoir la suite. La suite, il en était sûr, était très bien. J'ai insisté quand même pour lui dire que sa femme, donc en vérité ma femme, venait le chercher dans ce café, qu'elle était très bien habillée mais très pressée parce qu'elle avait garé la voiture en double file, warnings allumés, précisait-elle, comme si ce détail permettait de faire une boule de tous les sentiments de retrouvailles et même de tous les sentiments. Elle a, avec ce génie des gens qui vont bien, toujours un détail sur le feu pour trouver la sortie.

Tout de même, il ne m'échappait pas qu'il y avait chez Benoît une certaine désinvolture à négliger qu'on construit en général sa vie sur le fait qu'on ne parviendra jamais à se faire entendre et que, pour cela, on sélectionne autour de soi ceux dont l'incapacité à entendre est reconnue mais, comme rien n'est jamais sûr, on prend soin de rendre parfaitement inaudible ce qu'on a le plus à cœur de faire entendre. Ce sont sûrement des conduites d'échec mais elles ont l'avantage qu'en les renouvelant on finit par y prendre un certain goût. Peut-être, d'ailleurs, n'a-t-on pas parlé assez

près de l'oreille. On se rapproche. Peut-être n'a-t-on pas su parler au cœur. On s'y prendra autrement. Et, ce faisant, on recommence, on prend des habitudes. C'est comme ça que se créent les liens, Benoît. C'est important, les liens.

À l'Alma, lui dis-je, elle brûle un feu rouge. Ça lui a plu que j'accélère. J'avais déjà repéré chez lui un goût pour la vitesse. Quelque chose où la décision l'emportait sur la chose décidée, la chose décidée pouvant même devenir une entrave. L'important, c'était de provoquer la précipitation où le sens aime à s'engouffrer bien plus qu'au cours d'une lente maturation, que si on lui laisse prendre ses aises. Est-ce qu'on aurait encore envie de commettre un hold-up dont tous les risques auraient été évacués ? Il fallait que j'apprenne à commander sans regarder le menu, ne pas rappeler le garçon pour lui demander comment sont ses ris de veau, rester sur mes quenelles. J'appréciais que la recherche du bon objet n'ait pas grand-chose à voir avec le désir, qu'il suffise d'en décider, d'en faire son lieu d'élection et d'y foncer, quitte à s'en débarrasser au plus vite, non pas pour aller d'un même pas pressé vers un autre objet mais pour ressentir qu'on ne ratait rien, que ce qu'il y avait dans notre assiette nous plaisait, d'arrêter de regarder dans les assiettes des autres. L'erreur, en fait, c'était de considérer qu'une décision faisait de l'avant et de l'après, qu'elle vous propulsait dans l'inconnu. Elle ne faisait que rendre

connu ce qui l'était déjà. En fait, c'était beaucoup plus économique. À la limite, seule une décision permettait de ne plus en prendre. Les choix avaient été faits bien avant d'entrer dans l'isoloir et si, pour se donner des sensations à la dernière minute, on rouvrait l'enveloppe pour y glisser un autre bulletin, c'était prévu.

La fille en robe violette était de nouveau là. Mais, cette fois, entourée d'une grappe de gens dont elle semblait être le chef et qui parlaient très fort. Particulièrement une qui hurlait comme on le fait dans les boîtes de nuit pour se faire entendre par-dessus la musique. Elle hurlait qu'elle était harcelée par un type du Conseil d'État – bien sûr, il fallait comprendre que le Conseil d'État était le véritable centre nerveux de tout et que le reste comptait pour du beurre – qui lui envoyait des brassées de roses, et toute la grappe de s'indigner d'une telle conduite. Elle hurlait maintenant si fort qu'on finissait presque par entendre la musique sous sa voix.

Hein ?

C'est normal que ce type en peignoir n'ait rien entendu avec ce boucan. Mais comment les physiologistes avaient-ils laissé entrer ce type en peignoir ? Ça ne me plaît pas qu'elle soit devenue chef de bande. J'ai envie de partir, d'aller dans les restaurants près des gares, là où des filles en robe violette vous disent qu'elles vous attendent, qu'elles

vous attendent depuis toujours, qu'elles sont inconsolables de leur premier amour et qu'il leur faut multiplier les aventures pour lui rester fidèle. Mais il est tard.

Tu viens, on rentre. On peut aussi coucher ensemble, c'est pas interdit.

Ça n'avait aucune importance, selon Benoît, que mon personnage soit loin de moi. Peut-être même ne l'était-il pas assez. Il fallait les laisser brûler encore deux ou trois feux rouges. Il fallait qu'il retrouve ses enfants. Il y aura sûrement des larmes. Ou pas, dis-je. Peut-être simplement tous réunis dans le vestibule à chercher quelle émotion éprouver.

Heureusement, on sonne.

C'est qui?

Je crois bien que c'est son frère, dis-je.

Il a un frère?

Oui, il a un frère qui est une vedette de la télévision très connue. Son frère va très mal mais il ne sait pas lui-même qu'il va très mal. Il pense qu'il va bien, que tout le malheur est derrière lui. Qu'avant, oui, quand sa femme était partie avec Mick et que toute sa famille avait adopté Mick sur-le-champ, il allait très mal. Il le reconnaît. Il reconnaît que l'adoption immédiate de Mick par sa famille l'avait mis au tapis. Mais maintenant il est d'aplomb. Il pourrait très bien recevoir Mick dans son émission. Ça ne lui ferait plus rien puisqu'il va

bien. Cécile, sa nouvelle femme, elle, ne va pas bien. Il sait de quoi il retourne, lui qui est guéri.

Celui-là, dit Benoît, il faut s'en occuper. Il faut même certainement commencer par lui. Le mieux serait de l'éloigner, de le mettre au vert. Est-ce que cette famille n'avait pas quelque part une maison de campagne? Une maison comme dans les romans, qui serait le berceau de la famille. Une maison que Cécile ne connaîtrait pas et qu'elle voudrait connaître. Ce serait même une obsession chez elle de connaître cette maison. Mais lui aurait quelques appréhensions à la lui faire connaître, comme on peut en avoir lorsqu'une demande se fait trop insistante et comme une priorité. Quelque chose lui dit – il ne sait pas quoi – que, s'il accède à cette demande, il sera cuit. Mais c'est tentant. Il y accède. Ils arrivent donc en fin d'après-midi à Arras. Ils garent la Porsche sous le grand marronnier près de l'entrée. Cécile descend. Elle porte un pantalon écossais. La tante les aperçoit au bout de l'allée et leur fait des grands signes. Elle leur dit qu'elle est en plein rangement, que cette maison est trop grande pour elle, qu'elle n'y arrive plus. Elle demande à Louis de prendre le pack de bouteilles d'eau minérale dans le coffre de son break, de le poser là – pose-les là, mon Louis... Ça ne vous dérangerait pas, mademoiselle, de me passer la petite paire de ciseaux suspendue derrière vous? C'est Louis qui se précipite pour décrocher la petite

paire de ciseaux et la tendre à sa tante. Et nous, on s'est levés, on a marché jusqu'à l'Odéon. On a remarqué qu'à cette heure tous les gens avaient l'air sympathiques et heureux. Heureux d'être malheureux. Ils avaient trouvé cette équation-là qui pour certains, le matin même, ne devait pas être aussi évidente. Au moment de se quitter, Benoît m'a demandé comment j'allais faire avec les draps de ma mère. Je lui ai dit que je me débrouillerais. Il m'a dit : Tu es sûr ? Tu ne veux pas que je t'accompagne ?

C'est plus compliqué que je ne l'avais pensé. Le type me reconnaît bien, mais les draps... Sans le ticket... Regardez les piles que j'ai!

Et votre maman, ça va?

J'ai dit oui, oui.

Ça fait un moment qu'on ne l'a pas vue.

Ça faisait déjà quelques années que, lorsque j'allais chercher les draps, il traquait la maladie fatale d'un air gourmand. J'ai eu envie de lui dire de ne pas faire le malin, que lui aussi il allait mourir.

Bon, je vais chercher le ticket, ai-je dit.

Mais c'est votre maman qui doit l'avoir.

Il insistait drôlement. J'ai abrégé. Je suis sorti sans les draps.

L'appartement de ma mère est comme d'habitude. Sauf qu'elle n'est pas là. Je lui téléphone à Cochin pour lui dire que je n'ai pas récupéré les draps. Elle me dit que ce n'est pas grave, qu'il y en a d'avance, qu'il faut simplement laisser un mot à Philomène pour qu'elle n'oublie pas de changer les draps de son lit. Je raccroche. Je m'allonge sur son lit et ça tombe bien que le téléphone sonne car je

crois bien que j'allais me mettre à pleurer. J'entends une voix que je n'arrive pas à reconnaître, une voix grêle et étouffée. Le propriétaire de la voix veut me dire au revoir. Ça y est, j'ai reconnu la voix. Je lui demande où il va. Il me dit très loin. Oui mais très loin, c'est vague, lui dis-je. Très, très loin, continue-t-il sans préciser sa destination. Je lui demande si cela veut dire qu'il fait le projet de se suicider. Il me dit oui. Je l'ai rejoint dans un appartement, près de la place Monge, plongé dans l'obscurité. Je lui demande pourquoi il n'allume pas la lumière. Il ne me répond pas mais il y a dans sa non-réponse quelque chose de tranché. Comme une dispense d'explication. Il me fait pénétrer dans une pièce où je bute sur une masse qui se révèle être quelqu'un. Il se retire et la masse qui s'est révélée être quelqu'un me prend la main et opère dessus quelques pressions à intervalles irréguliers. Je ne connais pas le morse. De nouveau quelques pressions. En fait, je crois, la répétition de la première série. Trois longues, deux courtes. Tant pis, je me lance. Mais non, je ne vais pas le laisser se suicider. Puis deux courtes que je traduis sans hésiter, malgré ma brève initiation au morse, comme un signe de reconnaissance. Il revient dans la pièce et la tonicité de sa voix m'encourage à lui demander si c'est parce qu'il n'a pas payé sa dernière facture EDF qu'il n'y a plus d'électricité. Oui, me dit-il, si tu veux. Mais quel besoin d'en parler? En fait, je crois qu'on est

dans la fameuse zone où les choses se disent mieux en les taisant. Toutes les explications font offense à cette supercomplicité dans laquelle je me trouve enrôlé. Une complicité sans la moindre marge de progression possible, directement à l'os de l'amitié.

À je ne sais quoi je comprends que nous sommes sur le départ. Et, de fait, nous nous retrouvons dans la rue où je demande si on n'attend pas la personne qui s'exprime en morse. Pas de réponse. N'ai-je pas compris que ma question était une nouvelle entrave à cette communication qui ne doit opérer que par transmission de pensée? C'est comme ça quand on est amis. J'ai toujours eu du mal avec la rue Monge. C'est pourtant là où nous marchons d'un pas décidé vers je ne sais où. Finalement je m'aperçois que la rue Monge fait partie de ces phobies imbéciles comme le XV<sup>e</sup> arrondissement dont je ne raffolais pas jusqu'à il y a peu quand je me suis aperçu que cela ne tenait qu'à l'abondance des auto-écoles qui devait réveiller en moi cette compulsions à devenir moniteur d'auto-école à laquelle j'ai réussi jusqu'à présent à ne pas céder.

Nous avisons un café.

T'as compris, me dit-il.

En tirant ma chaise vers lui, je lui fais signe que oui, pensant qu'en effet, si quelques détails m'échappent encore, la ligne générale du suicide annoncé rend les choses assez claires.

Il est très satisfait, on commande les mauresques.

Il me dit qu'il sait que pour moi ça va.

Je lui dis que ça va très bien à ceci près que j'ai quand même quelques soucis, même si je n'en fais pas étalage.

Fais pas le con, dit-il.

Je lui dis que je n'en avais pas l'intention et, m'enhardissant un peu, qu'est-ce qui pouvait lui faire penser que je veuille le faire.

Parce que je te connais. Ou bien, continue-t-il, tu peux faire le con avec les autres mais pas avec moi.

Je ne vois pas immédiatement avec qui il m'autorise à faire le con mais je ne demande pas. Il me fixe droit dans les yeux avec sévérité. Je ne les baisse pas. S'engage alors entre nous une sorte de bras de fer des yeux que je perds en les abaissant finalement. Quand je les relève, il les a braqués sur moi. Je comprends que je n'ai pas intérêt à faire le con, sinon je me recevrai sa mauresque dans la gueule. Je balaie du regard la salle où deux hommes en pull-over au comptoir discutent sans prêter la moindre attention à ce que l'autre dit, avec autant de conviction à parler qu'à ne pas écouter. Ils arrivent cependant mystérieusement à ne pas être d'accord. Nous non plus. Il maintient son regard sur moi et je commence à envisager qu'il pense que, sous mon air de rien, je suis en train de faire le con dans ma tête. Comme les verres sont vides, on

Mise en pages réalisée par Atlant'Communication  
aux Sables-d'Olonne (Vendée)  
Achévé d'imprimer en juin 2005  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.  
à Lonrai (Orne)

N° d'éditeur : 1914  
N° d'imprimeur : 05-~~XXXXXX~~  
Dépôt légal : août 2005

*Imprimé en France*



Jérôme Beaujour  
**Dans le décor**

Cette édition électronique du livre  
*Dans le décor* de JÉRÔME BEAUJOUR  
a été réalisée le 27 janvier 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en juin 2005  
par Normandie Roto Impression s.a.s.  
(ISBN : 9782846820899)  
Code Sodis : N44584 - ISBN : 9782818005231  
Numéro d'édition : 137740